

Jaffa

Zoom sur un cinéma populaire en apparence

Kalat Hayam — Israël / France / Allemagne 2009, 106 minutes

Mathieu Séguin-Tétreault

Number 266, May–June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Séguin-Tétreault, M. (2010). Review of [Jaffa : zoom sur un cinéma populaire en apparence / *Kalat Hayam* — Israël / France / Allemagne 2009, 106 minutes]. *Séquences*, (266), 54–54.

Jaffa

Zoom sur un cinéma populaire en apparence

Caméra d'or à Cannes en 2004, **Or** de Keren Yedaya tirait sa force de son dispositif radical, juxtaposant plans-séquences et immobilité du cadre. Bien que la réalisatrice israélienne s'empare cette fois, avec **Jaffa**, des codes narratifs et esthétiques du cinéma populaire, parti pris a priori repoussant, elle signe un deuxième long-métrage plus complexe et important qu'il n'y paraît en apparence.

MATHIEU SÉGUIN-TÉTREULT

Roméo et Juliette arabo-israélien, **Jaffa** s'attaque à un sujet universel et éternel, à un récit d'amour impossible qui fait pleurer les foules: une jeune fille juive songe à s'enfuir avec un garçon palestinien dont elle est enceinte. Ils vivent une relation passionnelle secrète depuis plusieurs années. Mais le jeune homme tue accidentellement le frère de son amoureuse. Il se retrouve en prison. Et une dizaine d'années passent... Toute la charge symbolique de cette tragédie intemporelle réside dans son titre: Jaffa est le lieu en Israël où cohabitent le plus intimement Israéliens et Palestiniens depuis 1948.

La réalisatrice militante affectionne avant tout le tissu familial dans ce mélodrame, genre populaire qu'elle exploite en tant que métaphore politique et sociale, ce qui lui permet de parler au plus grand nombre. Si **Or**, sorte de Pietà moderne déclinée au féminin, décrivait un amour infini entre une mère et sa fille — ici réunies dans un nouveau cycle de vie et incarnées par les mêmes actrices (Ronit Elkabetz et Dana Ivgy, une fois de plus poignantes) —, **Jaffa** expose une cellule domestique schizophrène. Une famille populaire et modeste, comme les autres, ouverte à la différence, en apparence. Mais surtout une famille affectée par le manque de communication et coupable, comme les autres, de la cruauté et de la xénophobie ambiantes.

Et comme sait si bien le faire la nouvelle génération de cinéastes israéliens, qui a éclos au milieu des années 2000, détrônant le suprême représentant Amos Gitai, un peu moins éloquent depuis quelque temps, **Jaffa** cerne la haine quotidienne de deux communautés et fixe les problèmes inextricables d'un conflit sans jamais le nommer directement, sans jamais basculer dans la démonstration. Et avec un propos, il faut bien le dire, pourtant fréquent, voire réchauffé dans ce cinéma national, Yedaya parvient à établir subtilement son discours à l'aide d'un langage visuel aux accents populaires qui cache astucieusement un véritable regard de cinéaste de même qu'une éthique rigoureuse.

Après une mise en scène rugueuse et sans fard du milieu de la prostitution dans son premier opus, la réalisatrice signe une œuvre fort stylisée: direction photo privilégiant les clairs-obscur, cadres harmonieux, musique extradiégétique très présente. Yedaya s'empare d'une esthétique séduisante et accessible qui lui permet de toucher un large auditoire afin d'ébranler les masses et de provoquer un débat. Elle puise son inspiration dans le cortège des zooms compatissants du cinéma populaire égyptien, celui diffusé jadis à la télévision israélienne, celui qui a bercé son enfance. Et dès le générique, image arrêtée sur une mer avec comme fond sonore une musique arabe, on devine bien que la cinéaste refuse le modèle majeur occidental, considéré comme noble et artistique.



La caméra s'impose dans l'intimité des anti-héros

Par l'utilisation du zoom, elle nous permet d'apprécier la culture de l'autre, la culture arabe (rappelons ici que pendant longtemps, cinéma arabe a été synonyme de cinéma égyptien) et nous oblige à nous rapprocher des personnages, autant palestiniens que juifs. Refusant tout voyeurisme et toute scrutation impudique, la caméra de Yedaya traque les coins cachés et s'impose discrètement dans l'intimité de ces anti-héros en captant les paroles et les gestes (stériles) qu'ils s'échangent, mais surtout leurs regards et leurs silences, nettement plus persuasifs.

Mais l'emploi du zoom, jugé un peu trop rapidement mineur et populaire, peut aussi être vu comme un procédé brechtien, comme le signe d'une esthétique antibourgeoise, d'autant plus qu'il nous fait sentir la présence de la caméra et agit comme une marque d'énonciation intrusive qui brise l'illusion du narrateur impersonnel et invisible. Et dans **Jaffa**, film habité par une grande conscience réflexive, les zooms caressants agissent en tant que marque de distanciation ouvrant au spectateur un espace critique.

Histoire d'amour broyée par la violence d'une haine intolérable, **Jaffa** se sert implacablement, tout en ruses et singularités, du cinéma populaire en tant qu'arme politique. Et lorsque surgit le plan final d'une rare beauté, qui exprime à la fois le trouble des ascendances passées et l'espoir d'un futur métissé, tout est encore possible. **Jaffa** porte ainsi une grande foi dans les possibilités du médium cinématographique. Il s'agit là d'un cinéma du peuple, d'un cinéma des peuples, d'un cinéma de réconciliation, capable d'homogénéiser non seulement cinéma populaire et cinéma d'auteur mais aussi deux nations irréconciliables. Il s'agit là décidément d'un cinéma où tout est encore possible.

■ **KALAT HAYAM** — Israël / France / Allemagne 2009, 106 minutes — **Réal.** : Keren Yedaya — **Scén.** : Illa Ben Porat et Keren Yedaya — **Images** : Pierre Aim — **Mont.** : Asaf Korman — **Mus.** : Shushan — **Son** : Jörg Theil, Carola Richter, Dominique Delguste — **Dir. art.** : Nikolai Yosifov — **Int.** : Dana Ivgy (Mali), Moni Moshonov (Reuven), Ronit Elkabetz (Osnat), Mahmoud Shalaby (Toufik), Roy Assaf (Meir), Hussein Yassin Mahajneh (Hassan) — **Prod.** : Jérôme Bleitrach, Emmanuel Agneray, Marek Rozenbaum, Benny Drechsel - Karsten Stöter — **Dist.** : K-Films Amérique.